
P A R A D I G M S

La contribution des Transylvains à la fondation de l'Académie Roumaine

IOAN-AUREL POP

« La nation roumaine sera dorénavant solidaire en son entier et ne se laissera plus désunir et détourner de ce but solidaire, la culture nationale. »
(*Timotei Cipariu*)

Ioan-Aurel Pop

Recteur de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, académicien, directeur du Centre d'Études Transylvaines de l'Académie Roumaine.

L'APPARITION DES académies remonte à l'antiquité, d'où provient aussi le nom de ces institutions vénérables. Cependant, ses antécédents directs viennent du Moyen Âge et de la Renaissance, lorsqu'on assiste également à la naissance des universités. Les préliminaires de l'Académie Roumaine sont à chercher un peu plus tard, dans l'érudition des Transylvains du XVIII^e siècle, les fondateurs de l'École Transylvaine. La Société Philosophique de la Nation roumaine dans la Grande Principauté de Transylvanie fut créée en 1795, à une époque où toutes les nations européennes commençaient à fonder de tels établissements. Après des tentatives semblables en Valachie et en Moldavie, l'Association transylvaine pour la littérature roumaine et la culture du peuple roumain (ASTRA) voyait le jour à Sibiu, en 1861. Le véritable antécédent direct de l'Académie Roumaine fut fondé quarante jours avant l'instal-

The following studies in the "Paradigms" section are dedicated to the 150th anniversary of the Romanian Academy.

lation de Charles I^{er}, par un décret de la Lieutenance royale du 1/13 avril 1866, qui prévoyait la formation d'une Société littéraire à Bucarest, avec la « mission spéciale » d'établir l'orthographe, la grammaire et le dictionnaire de la langue roumaine. Les vingt-et-un membres de cette société devaient provenir de toutes les provinces historiques roumaines : quatre de « la Roumanie d'en deçà du Milcov » (la Valachie et l'Olténie), trois de « la Roumanie d'au-delà du Milcov » (la Moldavie), trois de la Transylvanie proprement dite, deux du Banat, deux du Maramureș, trois de la Bessarabie, deux de la Bucovine et deux de « la Macédoine » (des érudits roumains du sud du Danube).¹ La fondation de la Société littéraire, qui avait un caractère national, a généré un grand enthousiasme, surtout en Transylvanie. Iosif Vulcan, le fondateur de la revue *Familia*, notait à cette occasion : « Grandiose sera le jour où les représentants de la nation que le sort avait dissipés en sept pays se rassembleront ; sublime sera la minute où le frère de Pind pourra serrer la main de son frère de Criș. »² Parmi les membres nommés dans cette nouvelle institution ne figuraient que des Roumains provenant des provinces aliénées. L'espace transylvain était représenté par Timotei Cipariu, Gavril Munteanu, George Barițiu (la Transylvanie proprement dite), Iosif Hodoș, Alexandru Roman (le Maramureș), Andrei Mocioni et Vincențiu Babeș (le Banat). Après la nomination de nouveaux membres provenant de Valachie et de Moldavie et l'établissement d'un cadre de fonctionnement, cette Société littéraire s'est réunie en sa première session en 1867.

Le 31 juillet/12 août 1867, Iosif Hodoș répondait à ceux qui leur avaient souhaité la bienvenue à Bucarest :

Salut, frères libres de la Roumanie libre ! Nous sommes heureux d'être parmi vous, où la liberté de la parole est garantie. Elle est belle, votre liberté. Nous ne vous l'envions pas, mais nous voulons l'avoir aussi. Nous la voulons, nous l'espérons et nous agissons pour l'obtenir. Nous avons eu le plaisir d'être appelés pour que, unis avec vous, nous puissions établir l'unité de la langue ; l'unité de la langue, nous l'avons, nos frères ; depuis la Tisza jusqu'à la mer Noire, tous les Roumains parlent la même langue ; nous n'avons donc pas à établir l'unité de la langue, mais seulement sa forme, l'unité de la grammaire et du dictionnaire. Une fois cette unité d'expression établie, nous serons unis aussi par nos sentiments et nos pensées. La liberté est le droit de tous ; le Roumain la réclame par le bien, il l'exige au nom du droit et, si on la lui conteste, il la gagnera par des moyens moraux ou matériels, selon les circonstances. Heureux de vous revoir, nos frères !³

Alexandru Roman disait à la même occasion :

Messieurs nos frères ! [...] La langue de la Rome éternelle, celle dans laquelle les lois étaient autrefois dictées au monde, la langue romaine, belle et harmonieuse, que nous parlons tous, est la même depuis la Tisza jusqu'à la mer Noire ; nous sommes appelés seulement à lui donner une unité de la forme, à la purifier et la laver davantage que l'or, car elle est l'âme de notre nation, elle est le canal par lequel la culture s'écoule dans le corps national, dans le peuple. La langue nous unit, messieurs, mais depuis des siècles déjà elle est le seul lien entre nous ; le moment est arrivé pour nous unir aussi dans nos pensées et nos sentiments.⁴

On sent la grande joie des Transylvains de pouvoir parler roumain librement en des circonstances et des institutions officielles.

Le 1^{er}/13 août 1867, Timotei Cipariu montrait lors de la première session de la Société littéraire : « Messieurs ! Le sentiment national s'est éveillé en tous les Roumains. La nation roumaine est devenue consciente de la position qu'elle devrait occuper parmi les autres nations européennes ; elle fera tous les pas qu'il convient pour occuper cette position avec dignité. La nation roumaine sera dorénavant solidaire en son entier et ne se laissera plus désunir et détourner de ce but solidaire, la culture nationale. »⁵ Le chanoine de Blaj continua par parler de la libération de la patrie roumaine, qui avait été accomplie par les grands hommes d'État, et de la libération de la langue roumaine, qui avait commencé par la fondation de la Société littéraire roumaine.

On voit dans cette première entreprise réalisée en 1866-1867 une grande responsabilité et une grande conscience roumaine, bâties sur des siècles de discrimination, d'humiliations et de privations. À la différence des Valaques et des Moldaves, les Transylvains n'avaient jamais bénéficié, depuis le voïvode Gélou, d'un pouvoir politique roumain dans leur pays ni de la possibilité de prendre part à la prise des décisions. C'est ce qui explique leur acharnement et leur conviction que « rien en ce qui nous concerne ne pourra se décider sans nous » (*Nil de nobis sine nobis*). Les lettrés des siècles précédents, depuis Coresi (à Braşov) et le métropolitain Simion Ştefan (à Alba Iulia) jusqu'à Inochentie Micu (à Blaj), à l'École Transylvaine et à la génération de 1848, avaient œuvré pour éveiller les consciences. Dans les quelques écoles communautaires et religieuses, l'histoire des Roumains commençait par la fondation de Rome, qui nous avait légué à jamais le nom, la langue et la place que nous devrions occuper en Europe. À l'intérieur des églises, les prêtres exhortaient avec précaution les fidèles à n'oublier jamais qu'ils étaient Roumains. En mai 1848, Simion Bărnuţiu avait montré dans la cathédrale de Blaj le véritable credo des Roumains : « L'empereur nous a trompés, la patrie [l'Empire des Habsbourg] nous a emprisonnés et nous nous sommes aperçus que la foi en nous-mêmes et en notre nation roumaine

est la seule capable de nous sauver. » La foi en la nation roumaine était donc salutaire. L'élévation de la nation était possible à travers le combat politique et la culture nationale, et les fondements de la culture étaient la langue et l'histoire. La génération qui avait fondé l'Académie Roumaine était convaincue du rôle fondamental de la culture. Elle devrait être édiflée autour de la langue unitaire, qui existait depuis la nuit des temps et qui devait seulement recevoir une unité de la forme. Toute leur vie durant, ces grands hommes se sont évertués à convaincre les Roumains que la langue a la valeur d'un véritable trésor culturel et, après la mort, ils l'ont fait à travers leurs œuvres. Ils étaient les héritiers des chroniqueurs, de Cantemir (qui avait été découvert à Vienne et à Rome) et de Petru Maior. Ils considéraient les Roumains comme de véritables Romains, et la langue roumaine comme la langue des Romains. Leur pensée opérait par des comparaisons et elle était fondée sur les conséquences de l'évolution historique. Les grands philologues et les historiens du XX^e siècle sont arrivés à la même conclusion, mais ils l'ont exprimée par d'autres mots, parfois trop enflammés par l'atmosphère de la Grande Union. Sextil Pușcariu notait en 1920 :

Quelque exagérée que cette direction latiniste puisse paraître, le fait qu'elle ait favorisé la naissance de notre sentiment national et la nationalisation de toutes nos aspirations, de notre culture et de notre langue, est la preuve qu'elle a réussi à toucher la corde sensible de notre âme, notre nature romane. Tout ce qui est roman dans notre sang, tout ce qui nous unit à nos frères de l'Ouest d'Europe avait été étouffé en nous depuis des siècles, nos liens naturels avaient été coupés et attachés à l'Orient qui nous est étranger aussi bien par le sang que par les aspirations. Et maintenant, une fois nos chaînes brisées, qui à force d'ancienneté ne paraissaient plus artificielles, notre élan inné reprend des forces et nous parvenons à aimer et à cultiver notre langue, à en devenir fiers.

Cette langue romane, adéquate à « notre nature romane », est la langue roumaine ou « le latin danubien » (Iancu Fischer), qui n'est autre que la langue latine, telle qu'elle avait évolué au fil de deux millénaires. C'est à ces générations de fondateurs érudits et de continuateurs de l'Académie Roumaine, qui ont cru à la langue éternelle, à sa valeur de liant et de promotrice des valeurs, que nous devons notre vie spirituelle digne. Pendant presque un siècle, l'Académie a poursuivi avec succès son œuvre normative et créatrice, étendant ses préoccupations à tous les domaines de la culture et recevant des membres de toutes les régions habitées par des Roumains.

□

Notes

1. Academia Română, *Pagini din istoria Academiei Române (1866-1948). Acte, donații, discursuri, portrete și evocări istorice*, sélection des textes, notes et index général par Dorina N. Rusu, avant-propos par acad. Dan Berindei, Bucarest, 2007, p. 7.
2. Acad. Dan Berindei, *Istoria Academiei Române (1866-2006). 140 de ani de existență*, Bucarest, 2006, p. 54.
3. *Pagini din istoria Academiei Române*, *op. cit.*, p. 11.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 17.

Abstract

The Transylvanian Contribution to the Founding of the Romanian Academy

The article features a synthetic presentation of the contribution brought by the Transylvanians belonging to the Transylvanian Association for Romanian Literature and the Culture of the Romanian People (ASTRA, 1861) to the founding and the activity of the Romanian Literary (later Academic) Society (1866–1867), institutions which helped foster Romanian national unity by means of cultural activities.

Keywords

ASTRA, the Romanian Literary (Academic) Society, the Romanian Academy